

Mouton Noir

un film de **Thomas Mauceri**

52' / documentaire / vidéo HD 16 :9

Enfant, Thomas rêvait d'avoir une coupe au bol et de devenir coiffeur. Mais voilà, il est né ulotriche, " avec le cheveu crépu "... Ses ambitions professionnelles contrariées, cette particularité n'a jamais cessé de l'interroger. Il décide donc de questionner son métissage franco-congolais en revisitant quatre salons de coiffure symboliques de sa construction identitaire. Du petit village de Bretagne où il rencontra son premier coiffeur, à Baltimore où il découvrit la richesse de la culture afro-américaine, de Paris, capitale de la tresse et du beurre de karité, à Brazzaville qu'il ne connaît pas, Thomas se met en scène dans une autofiction capillaire.

Une production **Vivement Lundi !**
en coproduction avec **TV Rennes 35**
avec la participation du **Centre National de la Cinématographie (aide au programme d'entreprise, Fonds images de la Diversité) / L'ACSE - Fonds Images de la Diversité / Région Bretagne / Procirep / Angoa / Agicoa**

Vivement Lundi !
11, rue Denis Papin 35000 Rennes
02 99 65 00 74 / vivement-lundi@wanadoo.fr
www.vivement-lundi.com

Du poil de la bête !

« À force d'avoir été reproduit et contrefait on devient soi-même un peu faux »

Jean-Jacques Schul
extrait de *Rose Poussière*

« Ça te dérange si je les touche ?
Toi au moins, quand il y a du vent, t'as pas de problèmes !
J'ai toujours rêvé d'avoir des cheveux comme les tiens... »

Depuis que je suis né, on m'a posé plus de questions sur mes cheveux que sur mes goûts, mes choix ou mes sentiments, comme si mon identité était uniquement définie par ma façon de me coiffer. Les réactions à mon égard ont toujours été fonction des changements d'organisation de mon système capillaire et des clichés véhiculés par l'époque. Comme si ma personnalité variait selon la longueur de mes cheveux ! S'en suit une série ininterrompue de malentendus et de quiproquos.

Qui n'a jamais eu d'histoires de coiffures ratées l'obligeant à subir les sarcasmes de ses amis, collègues, ou membres de sa famille ? Qui n'a pas une ou deux anecdotes liées à ses cheveux, partie intime de son anatomie exposée à tout le monde ? Les coiffures agissent telle la fameuse madeleine de Proust : elles marquent une époque, elles deviennent le symbole des moments intimes de chacun, ramenant à la vie anecdotes et fantômes du passé. Une existence peut ainsi être racontée de " manière capillaire ".

Tout le monde n'en fait pas un film pour autant...

Jusqu'à l'âge de six ans, c'est ma mère qui me coiffait. Sous les yeux directeurs de ma grand-mère (qui devait certainement son autorité à sa coiffe bretonne) la séance de coiffure prenait des airs de réunion de famille où chacun a forcément quelque chose à dire. Puis un jour, pour une raison que j'ignore, il fut décidé que le moment était venu pour moi d'aller chez le coiffeur. Comme tout rituel de passage, ce premier rendez-vous fut un choc : je ne collais pas avec le décor. Et ça n'était pas dû aux nombreux magazines féminins mis à la disposition des clients, ni aux conversations météorologiques de l'assemblée. Une fois la séance terminée, on ne voyait sur le sol que mes petits cheveux noirs et crépus, perdus dans une masse de mèches blondes et raides. La question de la coiffeuse à ma mère me mit sur la voie : " De quelle origine est-il ? Parce que j'aimerais beaucoup adopter un enfant moi aussi... ".

Métis, de mère bretonne et de père congolais, j'ai été élevé en France et je ne connais rien de l'Afrique. Ma famille m'a toujours inscrit dans des établissements scolaires bourgeois où tous les élèves étaient blancs, et où mes cheveux crépus ont toujours attiré l'attention. Enfant on m'a appelé successivement Arnold puis Willy (du nom des deux protagonistes de la célèbre série télévisée américaine) à cause de ma coiffure afro. Puis plus tard, les contrôles de police se sont multipliés dès que je me suis mis à porter des dreadlocks.

Les clichés auxquels j'ai souvent été associé par le biais de mes cheveux révèlent le décalage permanent entre le discours intégrationniste tenu par les institutions et une société cloisonnée ne communiquant qu'au moyen d'images caricaturales. Un noir avec une coupe afro est forcément un ersatz comique de Huggy les Bons Tuyaux, l'indic de *Starsky et Hutch*. Quelqu'un qui porte des dreadlocks est évidemment toujours un disciple de Bob Marley, fumeur de joints et bon à rien. Tu as le crâne rasé ? Tu dois être un athlète hors norme ou un danseur ayant naturellement le rythme dans la peau.

Ce décalage a fait de moi un " Bounty " (du nom de la barre à la noix de coco enrobée de chocolat) : " une âme blanche dans un corps noir ". Le Bounty est la personnification du déracinement permanent dans lequel se trouve la diaspora africaine depuis le " viol colonial ". Ou comment se reconstruire une identité quand l'école ne raconte que l'histoire de nos ancêtres aux cheveux et moustaches blondes les Gaulois, et n'évoque l'Afrique que pour parler de l'esclavage ou du sida. Comment dans ces conditions pouvoir s'identifier ou avoir une bonne opinion de nous-mêmes ?

De cette confusion identitaire est né un profond sentiment de honte, puis de rejet de ma moitié africaine. Sentiment décuplé par l'absence de mon père. Il m'aura fallu 22 ans et une rencontre décisive pour en prendre conscience.

Racines

Au cours d'une année d'études aux Etats-Unis, j'ai fait la connaissance de Travor Clarke : un étudiant en histoire de 46 ans, " jamaïcain avant d'être citoyen britannique ", venu en Amérique approfondir ses recherches sur l'esclavage et ses conséquences dans la communauté noire américaine. Il avait un rapport quasi religieux à ses cheveux. Il se trouve que c'est pour s'occuper des miens que je fis sa connaissance. Travor se révéla incapable de me les coiffer, mais se trouva être un expert pour me parler des siens. Il ne laissait personne les toucher. À moins de dispenser un cours d'histoire au candidat " tripoteur " et de s'assurer de son respect envers le symbole religieux et historique que représentaient ses dreadlocks.

Il était consterné par mon ignorance en la matière. Mon manque de connaissances et de fierté pour mes origines africaines se retrouvait, d'après lui, dans mon manque de respect envers mes cheveux. Et effectivement, jusqu'à cette rencontre, je n'avais associé ma toison crânienne qu'à une série de remarques moqueuses, caricaturales, voire honteuses.

Pourtant, c'est lui qui me l'apprit, les cheveux ont une réelle importance historique pour le peuple noir. L'étude de l'évolution des coiffures raconte son histoire. Raidis dans les années 40-50, les cheveux crépus semblent faire honte aux noirs américains alors victimes d'une ségrégation née des restes encore chauds de l'esclavage. Puis dans les années 60, l'afro devient nouvelle coupe à la mode. Dans le sillage des mouvements d'émancipation, de nouveaux slogans apparaissent (" Black is beautiful ", " Say it loud I'm black and I'm proud"). Les cheveux crépus, symboles de la négritude, ne se cachent plus et des artistes (James Brown) aux activistes politiques (Angela Davies et les Blacks Panthers), les plus importantes figures de la communauté arborent ce symbole de l'esprit de rébellion afro-américain.

Un peuple coupé de ses racines doit s'inventer une nouvelle manière d'écrire son histoire. Si les noirs sont aussi souvent réputés être de grands athlètes ou de bons danseurs, ça n'est pas tant qu'ils sont physiquement supérieurs, que parce que leur corps est devenu le support de leur histoire : colonialisme, esclavagisme, déracinement, champs de coton, lynchages, famines, épidémie africaine du sida. En réponse à ces outrages inscrits dans leur chair, les membres de la diaspora ont cherché à réaffirmer leur fierté du corps, et ainsi réécrire leur histoire, la réinscrire visiblement, visuellement, au cœur même de l'Occident.

Stimulé par mes échanges avec Travor, j'ai entamé des recherches sur mon identité africaine avec pour fil conducteur la question capillaire. De nombreuses anecdotes révélatrices de ma condition de bounty me sont revenues en tête, et des liens invisibles entre mes deux cultures se sont révélés au fur et à mesure que s'accumulaient mes connaissances sur les rituels de coiffure. J'ai finalement réalisé que mes cheveux, au-delà des raccourcis faciles, me racontaient une toute autre histoire. Ma véritable histoire. Au croisement de la

mémoire individuelle et de la mémoire collective. Celle de l'union réussie de mes parents et de leurs deux cultures. Deux cultures qui se rejoignent par les racines.

Un premier film traite souvent de questions d'identité. Pour ma première réalisation, je me suis naturellement dirigé vers un sujet qui, inconsciemment, me travaillait depuis de nombreuses années. Le mélange des codes du documentaire et de la fiction permet à ce récit semi autobiographique de retranscrire, à travers l'histoire de ses cheveux, les questionnements d'un individu tiraillé entre deux mondes, deux histoires, deux cultures.

Thomas Mauceri

Thomas Mauceri est né en 1978 à Dinard. Très jeune, il abandonne l'idée de devenir coiffeur. En 2000, il s'installe aux Etats-Unis pour 14 mois et étudie le cinéma dans le New Hampshire. De retour en France, il obtient une Maîtrise en Arts du spectacle à l'Université Rennes 2 (2003). En 2006, il a assisté le réalisateur Richard Hamon sur le documentaire **Le Petit Blanc à la caméra rouge** (production Vivement Lundi !).

Il réside aujourd'hui à Rennes. *Mouton Noir* est son premier film.

Vivement Lundi !

www.vivement-lundi.com

Vivement Lundi ! a produit plus de 50 documentaires, programmes en animation, fictions courtes depuis sa création à Rennes en avril 1998.

Le film de Thomas Mauceri est représentatif d'un désir de la société de produire un à deux courts métrages documentaire par an.

Quelques productions documentaires

Brennilis, la centrale qui ne voulait pas s'éteindre de Brigitte Chevet

(1 x 52' / 2008)

Une enquête de quatre ans, sur le déroulement du premier démantèlement d'un site nucléaire français.

Une coproduction Vivement Lundi !/France 3 Ouest avec la participation de la Région Bretagne, du CNC, la Procirep et de l'Angoa / Agicoa.

Derrière les parpaings de Patrice Goasduff

(1 x 30' / en production)

Mon beau parpaing, roi des chantiers...

Une coproduction Vivement Lundi !/40mcube avec la participation de la Région Bretagne et de la DRAC

Garder la tête haute de Martine Gonthié

(1 x 52' / 2006)

« Une leçon de syndicalisme au 21^e siècle. » / Télérama

Une coproduction Vivement Lundi !/France 3 Ouest/TV Rennes avec la participation de France 3

Oussama !?! de Anne Chevrel

(1 x 52' / 2005)

Pourquoi mon ami marocain, laïc et marxiste, a-t-il prénommé Oussama son fils né après le 11 septembre 2001 ?

Une coproduction Vivement Lundi !/Mille et Une. Films/TV Rennes

Sélection FIGRA 2006, Etonnants Voyageurs 2006

Pourquoi ? de Sokhna Amar

(1 x 7' / 35 mm / 2005)

Essai documentaire sur le viol d'une jeune femme.

Une coproduction Guiss Guiss Communication (Dakar)/Vivement Lundi !/RFO

avec la participation du CNC/Fonds Sud/AIF/TV Rennes/Ville de Rennes/Jan Vrijman Fund/Procirep

Prix du Jury Jeune et mention du jury des « Léopards de demain » au Festival de Locarno 2005

Prix Côté Doc du documentaire au FESPACO 2005

Prix du Public au festival Plein Sud, Saint-Georges de Didonne 2006

Sélection Festival International des Droits de l'Homme, Paris 2006, Lussas 2005, Vues d'Afriques 2005, IDFA 2005...